

## **Mohammed Dib, écrivain algérien de langue française De la périphérie coloniale à une reconnaissance internationale**

Comment se fait le chemin qui, d'une obscurité totale conduit à la notoriété et même à la célébrité, à un renom national et international ?

Ce sont les étapes de ce parcours que je voudrais évoquer ici pour dessiner la présence et la place de Mohammed Dib dans le champ littéraire colonial, national et international de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle en une esquisse qui ouvre à une recherche qu'il faudrait mener systématiquement où le travail ne porterait pas en priorité sur l'analyse interne des œuvres mais sur la manière dont une œuvre et un écrivain « percent » ou non dans le monde des Lettres pour des raisons dont les études menées autour de Pierre Bourdieu montrent qu'elles dépassent souvent largement la stature réelle d'un écrivain et la qualité de son écriture.<sup>1</sup>

Le premier constat qui s'impose, c'est que ce champ où intervient Mohammed Dib au lendemain de la Seconde guerre mondiale, n'est ni uniforme ni homogène et qu'il a subi la rupture historique qui a été celle de l'accession du pays à l'indépendance.<sup>2</sup> La carrière littéraire de l'écrivain traverse trois séquences essentielles d'importance : la période coloniale dans sa phase de remise en cause, la période de décolonisation avec la lutte de libération nationale et celle, enfin de l'indépendance qui, elle-même, devrait être subdivisée plus finement ; à chacune de ces périodes, l'écrivain confirme sa position dans le champ littéraire.

Des contextes aussi lourds ne peuvent pas ne pas influencer sur la percée d'une œuvre et ses difficultés ou les encouragements à se faire connaître qu'elle subit ou dont elle bénéficie. Le plus évident, qui constitue pourtant un exercice de dimensionnement qu'on ne fait pas toujours, est de jouer le jeu de comparaison des dates de naissance des écrivains que nous associons volontiers au nom de Dib, tous très différents les uns des autres et pourtant révélateurs du champ culturel et littéraire de l'Algérie de l'avant 54.

Dib est né, on le sait à Tlemcen en 1920, comme Jean Pélégri mais qui naît, lui, près de L'Arba dans l'Algérois ; il est plus âgé que Frantz Fanon (1925, Fort-de-France), que Djamila Debêche (1926, Ghiras-Sétif), que Sénac (1926, Béni-Saf), ou que Kateb Yacine (1929, Constantine). Il est plus jeune que Jean

---

<sup>1</sup> - Cf. en particulier l'ouvrage de Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Le Seuil, 1999.

Définissant avec clarté son objectif, elle affirme vouloir décrire le monde littéraire à partir d'une « certain observatoire » pour montrer les lois qui le régissent et contribuer ainsi « à éclairer de façon inédite et souvent radicalement neuve les oeuvres les plus commentées, et notamment celles de quelques-uns des plus grands révolutionnaires littéraires de ce siècle. » Mon propos se greffe donc sur le sien en le détournant quelque peu puisque j'utilise ses descriptions, analyses et déductions sur ces « grands » pour des « petits », pour réfléchir à l'entrée dans la « République » de citoyens non conviés. Ces écrivains sont traités à plusieurs reprises un peu allusivement dans son ouvrage et plus sur le plan du manque qu'introduit l'usage de la langue de l'ex-colonisateur que sur celui du dynamisme de leurs positions de créateurs. Pourtant, de très nombreuses argumentations développées du côté des écrivains « périphériques » européens ou anglo-latino-américains, sont susceptibles d'éclairer leurs stratégies. C'est, en conséquence de ce côté-là que j'utilise sa contribution pour les écrivains algériens.

<sup>2</sup> - Cf. pour une introduction générale, Naget Khadda, « Champ culturel algérien : le basculement des années 1950 et ses enjeux », *Recherches internationales*, « Algérie : état des lieux, politique, société, culture », n°67-68, 1/2, 2003

Amrouche (1906, Ighil Ali), Taos Amrouche (1913, Tunis), Albert Camus (1913, Mondovi), Mouloud Feraoun (1913, Tizi-Hibel), Emmanuel Roblès (1914, Oran), Mostefa Lacheraf (1917, Sidi-Aïssa) et Mouloud Mammeri (1917, Taourirt-Mimoun). Se dessinent déjà des temps et des lieux différents de cette mosaïque algérienne.

Tous naissent dans cette périphérie qu'est toute colonie par rapport au « Centre » décideur (parisien et métropolitain) de ce qui est recevable ou non en littérature. Ceux qui naissent et vivent ailleurs qu'à Alger redoublent leur statut de « périphérique »...

## 1- Emergences – 1947-1954

Dib arrive donc dans l'arène littéraire après la grande (relative...) effervescence algéroise autour d'Edmond Charlot éditeur-libraire. La librairie, « Les Vraies Richesses », a été ouverte en 1936. Roblès y rencontre en 1937-38, des écrivains aussi jeunes que lui : Albert Camus, Max-Pol Fouchet, René-Jean Clot. C'est là que Sénac y fera aussi la connaissance des écrivains de « l'Ecole d'Alger ». Jean Pélégri évoque cette période :

« Vers les années 1935-1936, dans la fausse tranquillité qu'avait fait naître la célébration du centenaire de la Conquête, les circonstances et le voisinage géographique facilitèrent la rencontre d'un certain nombre d'écrivains que l'on regroupa, un peu arbitrairement, sous le terme d'école méditerranéenne. Autour d'un éditeur audacieux, Edmond Charlot, et d'un amoureux passionné de la chose écrite, le Berbère Jean Amrouche, quelques jeunes gens entrent en scène, Emmanuel Roblès, Albert Camus, Jules Roy, Claude de Fréminville, quelques poètes et peintres, René-Jean Clot, Galliéro. Mis à part Roblès, déjà tourné vers les réalités sociales et politiques, cette 'école' peut se caractériser par deux tendances. D'une part, bien qu'inspirée par l'Algérie natale, elle parle et écrit, non pour le pays d'origine, mais pour la métropole, cette France littéraire de Gide et de Valéry dont elle subit la prestigieuse influence. Dans l'euphorie du moment, exception faite de quelques reportages et articles journalistiques, elle ignore le plus souvent le poids de la présence d'une autre réalité, celle d'un peuple colonisé, muet et souffrant, préférant s'intéresser, dans le sillage de Malraux, au drame plus intellectuel et plus européen du peuple espagnol. D'autre part, inspirée par le littoral, par sa vie prodigieuse, ses véhémences et ses couleurs, elle se donne pour référence et pour mesure, non le pays profond mais la mer, cette méditerranée ancestrale, source d'échanges et de civilisations. C'est le Camus de *Noces*. Joie sensuelle, absence de métaphysique, vigueur et netteté, poids des jours et des saisons, lyrisme et retenue, littoral privilégié par rapport à l'arrière-pays, références à la Grèce, l'Espagne, l'Italie, tels sont les principaux éléments de cette littérature solaire visitée par les dieux. »<sup>3</sup>

Dib publie son premier poème *Véga* dans le troisième numéro de la revue *Forge* à Alger, numéro spécial, consacré à « la jeune poésie nord-africaine ». C'est dans l'esprit de l'effervescence de la période précédente et pour confirmer un ancrage algérien d'une part de la littérature française qu'Emmanuel Roblès, de retour à Alger après la guerre, fonde cette revue. C'est alors qu'apparaissent les noms de Mohammed Dib, Kateb Yacine, Malek Ouary, Ahmed Sefrioui :

« La littérature réunit encore les écrivains dans une même patrie, écrit Jean Pélégri, et forme ce que Camus appela « la République algérienne des lettres »

---

<sup>3</sup> - « Jean Pélégri, « Les Signes et les Lieux. Essai sur la genèse et les perspectives de la littérature algérienne », dans *Jean Pélégri, le scribe du caillou* de Dominique Le Boucher, Marsa éditions, Juin 2000, p.304.

Mais pour quelle patrie et quelle République ? »<sup>4</sup>

A propos de ce premier poème, Naget Khadda écrit :

« Il porte déjà les « ingrédients » culturels essentiels qui vont constituer le substrat de base sur lequel se grefferont et sédimenteront les apports nouveaux tout au long de son activité d'écrivain. On y lit en effet le souvenir nostalgique d'une Andalousie des arts et de l'amour ; on y décèle la tentation de la pensée mystique et ésotérique ; on y perçoit l'attention portée à une esthétique des demi-tons et des sous-entendus, frottée à une fréquentation du surréalisme et répercutant des échos du soufisme. »<sup>5</sup>

Pour le point de vue qui est le nôtre ici, nous remarquons que cette entrée se fait par la voie étroite et prestigieuse de la poésie dans une revue algéroise, donc périphérique par rapport au champ littéraire français.

Dib, avant même d'être reconnu comme écrivain, tâte aussi du journalisme dans *Alger-Républicain* et dans *Liberté*, organe du Parti Communiste : cette double écriture, il la partage avec ses aînés comme Camus ou ses contemporains comme Kateb ou Sénac. Activité que conserveront beaucoup d'écrivains après l'indépendance et qu'on peut expliquer de deux façons : comme un autre entraînement à l'écriture certes mais surtout comme un besoin de traduire l'observation du pays et d'investir dans la presse ce qu'il est plus difficile de faire paraître chez un éditeur. Dans cet esprit, il a publié dans un hebdomadaire algérois, T.A.M. , le 22 mars 1947, une nouvelle, *L'Ami*.<sup>6</sup>

Première publication ne signifie pas début de l'écriture ; il écrit des poèmes depuis l'âge de 15 ans. Lorsque qu'il publie *La Grande Maison* en 1952, ce roman est terminé bien avant sa date d'édition. Mais ne publie pas qui veut en venant d'Algérie et particulièrement lorsqu'on est un « indigène ». Néanmoins le roman est remarqué par Malraux ; également par Maurice Nadeau qui affirme alors : « De tous les écrivains africains, il est celui qui risque de nous toucher le plus. »<sup>7</sup> A propos de ce roman, Jean Pélégri écrit plus tard :

« Précédant l'événement politique décisif, mais également marquée par la répression sanglante de Sétif, une œuvre non moins importante paraît en 1952 : *La Grande Maison* de Mohammed Dib, le Tlemcénien. Pour la première fois, et par le détour subtil de la langue du colonisateur, le peuple algérien prend la parole et fait entendre sa voix. Une voix en apparence discrète et feutrée, mais scandaleuse par sa pudeur même. Nous voici brusquement, mais sans éclat visible, de l'autre côté des conventions et des images toutes faites, dans le repli et le secret des êtres, dans le creux d'une existence, vidée par l'histoire de signification et de substance, mais cherchant dans les pratiques de la vie quotidienne, et par les voies de l'âme et de l'esprit, l'issue et le recours. »<sup>8</sup>

Comment a pu se faire cette édition ? Mohammed Dib a été invité, comme d'autres jeunes écrivains du pays a participé aux rencontres de Sidi Madani,

---

<sup>4</sup> - Jean Pélégri, « Les Signes et les Lieux », art. cit., p.305.

<sup>5</sup> -In *Mohammed Dib, les lieux de l'écriture*, Catalogue de l'exposition consacrée à Dib, Djazaïr 2003, Une année de l'Algérie en France, Alger, 1<sup>er</sup>. semestre 2003.

<sup>6</sup> - Guy Dugas, « Aux fondations de la maison : Mohammed Dib, poète et nouvelliste », dans *Horizons maghrébins*, n° spécial consacré à Dib, Toulouse le Mirail, n°37-38, 1999, p.27.

<sup>7</sup> - Cf. l'article de Patrick Kéchichian, « Mohammed Dib, l'Algérie au cœur », *Le Monde*, 4-5 mai 2003, p. 20. Page entièrement consacrée à l'écrivain au lendemain de sa mort.

<sup>8</sup> - J. Pélégri, « Les Signes et les Lieux », art. cit., p.306.

organisées fin 1947 et début 1948 par le Service Algérien des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation Populaire, à 12 Kms de Blida. C'est là qu'il s'est lié avec Jean Sénac.<sup>9</sup> Après réception du poème que ce dernier lui a dédié à l'issue de ces rencontres, Dib lui écrit, le 23 mars 1948 :

« Ce n'est pas trahir un secret que de vous dire que nos amis de Madani (Parrain, Tortel, Guilloux, Cayrol, Camus) ont tous apprécié vos poèmes et fondent en vous de grands espoirs. »

A partir de ces rencontres, se noue une amitié jamais démentie entre Sénac et Dib.

Dib y rencontre pour la première fois Camus et lui, assez avare de confidences, raconte leur conversation, dans l'entretien avec Salim Jay :

« Je me souviens d'une conversation dont le thème était la justice. C'était à Sidi Madani. Nous logions dans un hôtel transatlantique dans la Vallée du ruisseau des singes encadrée par des collines. Nous sommes montés d'un mouvement spontané pour nous isoler. La discussion a tout de suite porté sur le mot « justice ». C'était en 48. Et moi, avec l'intolérance de la jeunesse, j'étais un tenant de la justice à tout prix. Cette conversation était donc sans fin. Et elle a continué à Paris, puis à Alger en 50.

Camus était venu en traction avant noire pour aller boire un pot en face de la faculté d'Alger. Il m'emmena déjeuner avec lui à Tipasa. Je découvrais ce Tipasa inhabité, ses prairies fleuries. Il me quitta un instant, il entra dans une baraque qui était un boui-boui où il avait commandé notre déjeuner : un grand poisson à la tomate et aux herbes.

Le plus beau moment fut lorsque nous étions sortis, le soleil tombait d'aplomb. Et voilà qu'il remarque un vestige d'une ruine romaine de 80 cm de long. D'un bond, Camus est dessus et danse tout le long du mur les bras écartés. C'est une des plus belles images que je garde de lui. »<sup>10</sup>

C'est pour nous, aujourd'hui, une belle image des rapports que les écrivains pouvaient entretenir entre eux.

C'est aussi à Sidi Madani qu'il rencontre Francis Ponge et Jean Cayrol.<sup>11</sup> Ce dernier le parrainera pour sa première publication au Seuil et qui demeurera son ami. C'est d'ailleurs, de ces rencontres qu'on garde la photographie de Dib, si souvent reproduite ; et reproduite, en particulier au centre du portrait que Tahar Djaout lui a consacré en Janvier 1992.<sup>12</sup>

Cette édition se fait au Seuil dans la collection « Méditerranée » de Roblès à propos duquel Ghani Merad écrit :

« Résolument engagé dans le mouvement pour la paix Espoir-Algérie, aux côtés de Mouloud Mammeri et de l'ex-leader du PCA Amar Ouzegane, il rendit un service encore

---

<sup>9</sup> - A la suite de ces rencontres, le jeune poète écrit un recueil inédit, « Sept poèmes de là-bas » dont l'un est dédié à Francine et Albert Camus, l'autre à Mohammed Dib (cf. *Jean Sénac. Pour une terre possible*, Paris-Alger, Marsa éditions, 1999, pp.13 à 23).

<sup>10</sup> - « La grande maison de l'écriture » entretien avec Salim Jay, entretien diffusé sur France-Culture, émission « A voix nue », mai 1997. Des extraits en ont été publiés dans le numéro spécial consacré à Dib par *Horizons maghrébins*, n°37-38, 1999, p.65.

<sup>11</sup> - Jean Cayrol est né à Bordeaux en 1911. Mobilisé dans la marine en 1939, il s'intègre dans un service secret dès 1941. Arrêté le 10 juin 1942, il est interné pendant dix mois à Fresnes puis déporté à Mauthausen. Il est libéré en juin 1945. Écrits au camp, il publie en 1947, *Les poèmes de la nuit et du brouillard* puis entre 1947-1950, *Je vivrai l'amour des autres*, entre autres œuvres. Il reçoit en 1947 le prix Renaudot pour l'ensemble de son œuvre. C'est lui qui écrira, en 1955, le commentaire du film d'Alain Resnais, *Nuit et brouillard*.

<sup>12</sup> - Tahar Djaout, « Un après-midi chez Mohammed Dib », *Algérie Actualité*, n°1370, sem. Du 16 au 22 janvier 1992.

plus direct à la cause algérienne en permettant à ses porte-parole de faire entendre leurs voix, dans la collection Méditerranée, qu'il dirigeait aux éditions du Seuil. »<sup>13</sup>

En janvier 1950 avec des amis de la radio Sénac fonde la revue *Soleil*. Prévues initialement pour être bimestrielles, elles auront une grande irrégularité.<sup>14</sup> Dans une lettre à René Char datée de janvier 1950, Sénac donne les objectifs de la revue : « toute la fraternité et l'espoir des hommes à marquer sur cette terre africaine si pleine de divergences et de plaies. »

C'est dans cette revue que les premiers écrivains algériens encore inconnus vont publier : Kateb Yacine, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun. Sont aussi publiés des poésies et contes de la littérature orale. Illustrée par des artistes-peintres, la revue organise quelques vernissages.<sup>15</sup>

Le 21 décembre 1952, Sénac lance une nouvelle revue, *Terrasses* et signe un éditorial-manifeste avec les membres du comité de rédaction dont Mohammed Dib.<sup>16</sup> Malheureusement, bien qu'il ait eu les textes pour le n°2 (qui porte la date de mai 1954) dont ceux de Camus, Dib et d'autres, la revue ne paraîtra plus.

En 1952, c'est aussi la première « percée » médiatique de Dib : le premier entretien qu'il donne à *L'Effort algérien* (19 décembre 1952) et qui est si souvent cité. Il y fait allusion dans une lettre à Sénac où il est question de *Terrasses*, le 26 décembre 1952 :

« Ta lettre est arrivée au moment où je me proposais de t'écrire pour te demander où en est la fameuse revue. On m'en a souvent parlé à Paris même où je viens de passer 3 semaines, et où j'ai vu Jean Daniel à plusieurs reprises. Il me semble qu'un intérêt croissant se manifeste à Paris maintenant chaque fois qu'il est question de l'Afrique du Nord. Cela se comprend (...) Donc à *Terrasses* de s'engager dans cette voie, pleine de périls certes, mais ce sera tout à l'honneur de ses promoteurs... (...) »

Hâtez-vous d'arriver, Sauveur<sup>17</sup> et toi. A Tlemcen règne une sorte de printemps éternel, point décevant du tout, qui durera peut-être jusqu'en janvier. Je voulais aller vous voir tous, toi, Nicole, Sauveur, les enfants... Mais j'ai été harponné par un rédacteur du journal catholique *L'Effort algérien* aussitôt débarqué à Alger. Quand il m'a quitté, il m'est resté tout juste le temps d'aller prendre mon train. Mais ce n'est que partie remise. »<sup>18</sup>

Le 29 mai 1954, le prix « Rivages » est décerné pour la première et dernière fois à Claude de Fréminville pour *Le Manège et la Noria*<sup>19</sup> par un jury composé, entre autres de Jean Sénac, Emmanuel Roblès, Mohammed Dib, à la librairie « Rivages » d'Edmond Charlot, au 48 de la rue Michelet à Alger.

Après le 1<sup>er</sup> Novembre 1954, les choses ne sont plus les mêmes. Le 14 novembre 1956, Sénac fait la connaissance de l'imprimeur Jean Subervie qui lui propose de coordonner un numéro spécial « Algérie » pour sa revue *Entretiens sur les Lettres et les Arts*. Outre, bien sûr, la contribution de Sénac, y figure le poème de Dib, « Vivre aujourd'hui » et la revue paraît en février 1957. La rupture

---

<sup>13</sup> - *La Littérature algérienne d'expression française*, Oswald, 1976, p.38.

<sup>14</sup> - n°1 en janvier 1950 et n°7/8, Janvier 1952

<sup>15</sup> - Du 2 au 15 décembre 1950, par exemple, Camus préside, dans une librairie du 73 Bd. Saint Michel, une exposition portant sur « Les peintures de Sauveur Galliéro et la revue littéraire d'Alger, *Soleil* ».

<sup>16</sup> - La revue est commercialisée en juin 1953 avec de Camus, son essai inédit, « Retour à Tipasa », des textes aussi d'Emmanuel Roblès et de Mohammed Dib, dans *Jean Sénac. Pour une terre possible*, op.cit., p. 337-338.

<sup>17</sup> - Il s'agit de Sauveur Galliéro.

<sup>18</sup> - *Jean Sénac, Pour une terre possible*, op. cit., p.287-288.

<sup>19</sup> - Roman, Gallimard.

est consommée comme le montre le sommaire où le seul nom « français » qui apparaisse est celui de Sénac.

Mohammed Dib apparaît comme un des écrivains d'avenir de l'Algérie, remarqué par des noms qui comptent en France, porté en Algérie par le mince courant libéral. Toutefois il est un périphérique dans la périphérie qu'est la colonie et il n'est pas près d'émerger comme écrivain tout court. Néanmoins, s'il faut citer un nom dans telle ou telle publication, le sien revient aux côtés de ceux de Feraoun, de Mammeri, de Kateb Yacine. Ce jeune écrivain algérien entretient des relations de qualité avec d'autres écrivains d'Algérie comme A. Camus, E. Roblès et, bien entendu, Jean Sénac. Il a été remarqué par quelques noms qui comptent dans le champ littéraire français. Dans un contexte « normal », sa carrière s'annoncerait sous d'heureux auspices.

## 2- « Moi qui parle, Algérie » - 1954-1962

Peu après la publication l'été 1954 de son second roman, *L'Incendie*, dont on a pu apprécier le souffle prémonitoire, commence la longue résistance au colonialisme à laquelle l'écrivain prend part, en particulier par ses écrits. En 1957, il publie son second roman, *Le Métier à tisser*. Entre-temps – et selon un rythme d'alternance auquel il restera fidèle jusqu'au bout entre les différents genres littéraires parce qu'ils lui offrent une gamme d'expressions s'adaptant chaque fois à un projet – il a publié son premier recueil de nouvelles, *Au Café*, en 1955. Cette voix fraternelle qui le caractérise donne très vite une place essentielle aux voix féminines, une des constantes de ses oeuvres.

En 1959, expulsé d'Algérie par la police coloniale, il peut s'installer en France grâce à l'intervention d'Albert Camus, Jean Cayrol, André Malraux, Louis Guilloux. Cette même année paraît son quatrième roman, *Un Été africain*.

En 1961, *Ombre Gardienne*, son premier recueil de poèmes est publié, avec une préface de Louis Aragon :

« J'imagine Mohammed Dib d'après moi. Comment autrement m'y prendre ? Puis-je de mes yeux français saisir la naissance de la poésie algérienne ? Le roman, toujours, le conte, la nouvelle, c'est comme une invitation au voyage : j'entre avec l'auteur dans son Algérie inconnue. Mais le poème ? Nécessairement allusif, chargé d'un potentiel étranger, de tout ce que l'économie des mots suppose d'une réalité que le poète partage avec d'autres que moi. Je surprends leur conversation, les gestes pour eux familiers qui résument, et je suis étranger au-dedans de ce grand secret collectif. »

*« Moi qui parle, Algérie,  
Peut-être ne suis-je  
Que la plus banale de tes femmes  
Mais ma voix ne s'arrêtera pas  
De héler plaines et montagnes ;*

*Je descends de l'Aurès,  
Ouvrez vos portes  
Epouses fraternelles,  
Donnez-moi de l'eau fraîche,  
Du miel et du pain d'orge ;*

*Je suis venue vous voir,  
Vous apporter le bonheur,  
A vous et vos enfants ;*

*Que vos petits nouveaux-nés  
Grandissent,  
Que votre blé pousse,  
Que votre pain lève aussi  
Et que rien ne vous fasse défaut,  
Le bonheur soit avec vous. »*

Qui n'a pas été bouleversé par ce poème, « Sur la terre, errante » dont je reproduis les strophes finales ?

Dib, à la veille de l'indépendance est une des voix littéraires de l'Algérie en marche vers son indépendance. Il n'y a d'ambiguïté pour personne ni sur son engagement ni sur la force de son chant. Il s'en est expliqué plusieurs fois, en même temps qu'il expliquait pourquoi, une fois l'indépendance acquise, il reprenait sa liberté. Mais c'est un écrivain qui a été contraint de quitter son pays : dans quelles conditions pourra-t-il y revenir ?

## **2- L'écrivain en exil : distance et proximité**

« A partir du moment où l'Algérie est devenue indépendante, j'ai pensé que l'écrivain étant indépendant lui-même, son devoir n'était plus de présenter son pays et ses revendications, mais de se livrer à une réflexion plus personnelle. Elle doit, de ce fait, porter sur les problèmes plus intérieurs de l'écrivain d'une part, et de la société d'autre part. »<sup>20</sup>

1962 : Dib est installé en France mais toutes ses tentatives pour trouver sa place au pays se heurtent à des refus, des reports, à des absences de réponse. Il le dit très clairement dans l'entretien accordé à Mohamed Zaoui en 1994 qui lui demandait si son exil était celui d'un homme politique, d'un travailleur émigré ou d'un intellectuel :

« Ma réponse est très simple : mon exil est celui d'un travailleur émigré. Après l'indépendance, je n'ai pas trouvé ma place dans mon pays, malgré les promesses et les démarches. J'avais une famille à charge, il fallait bien qu'elle vive (...) Aux premières années de l'indépendance, en 1964 et en 1965, j'avais fait plusieurs voyages et à chaque fois, on me disait qu'« on allait étudier la question » tout en me demandant de retourner chez moi et d'attendre. J'avais proposé la co-édition de mes livres, car j'avais obtenu de mon éditeur français cette autorisation. »<sup>21</sup>

Cet entretien est à lire pour les années qui suivent encore où malgré un désir de retenter un retour en 1970, Dib se heurte à la même mise à l'écart, vis-à-vis d'une éventuelle réinstallation personnelle, de l'adaptation de son œuvre à l'écran ou d'extraits dans des manuels scolaires. On mesure, à travers ce cas extrême - puisque Dib continue à écrire et créer ce qui constitue l'œuvre majeure de l'Algérie -, le drame qui se joue entre les lecteurs algériens et leurs écrivains. Faute de véritables structures qui mettent en place les conditions d'émergence d'un champ littéraire national, le public algérien est privé de ses auteurs. Tout cela se fait dans le contexte d'un débat linguistique qui oublie complètement les questions esthétiques et les questions de création.

---

<sup>20</sup> - Entretien de Mohamed Zaoui avec Mohammed Dib « Je suis déchiré par tous les soubresauts qui secouent l'Algérie », *El Watan*, mardi 28 juin 1994. Reproduit de la p.71 à 78 dans le n°spécial consacré à l'écrivain dans *Horizons maghrébins*, op. cit.

<sup>21</sup> - Entretien de Mohamed Zaoui avec Mohammed Dib, art. cit.

On sait qu'un écrivain peut ne plus résider dans son pays, celui-ci reste néanmoins la matrice même de son imaginaire. C'est une évidence pour Dib comme elle l'est pour son ami Jean Pélégri. Mohammed Dib s'est expliqué plus d'une fois sur ce que l'on a appelé son « changement d'écriture » ou son « changement de cap ». Mon propos n'est pas de revenir sur cette évolution, fort bien traitée par les critiques de l'œuvre.

Il publie, en 1962, le récit déroutant à une première lecture mais tellement complexe et riche de symboles qu'est *Qui se souvient de la mer*. Ce roman est augmenté d'une postface remarquable et insuffisamment remarquée en dehors des cercles restreints qui ne quittent pas cette œuvre du regard. En France, après l'indépendance, l'Algérie n'est plus à la une et il faudra un certain temps pour qu'on s'intéresse à nouveau aux écrivains algériens. Mais, plus grave, au pays, des débats sans fin s'instaurent sur le bien-fondé de l'écriture en français et voue doublement aux gémonies les écrivains passibles de cette faute de lèse nation et qui, en plus, ne résident pas en terre algérienne. Cette diversion idéologique masque ce que devrait être le débat littéraire et a l'avantage, pour les censeurs, de faire écran aux œuvres dérangeantes en les soustrayant à la lecture.

Cette postface pose, au-delà du conflit terrible que venait de traverser l'Algérie, la question de la représentation littéraire et plus largement artistique de la violence et de la guerre ; elle est toujours d'actualité. La démarche créatrice que l'écrivain analysait portait sur le choix de l'espace du mythe où l'exemplarité du décor, en dépassant un événement historiquement daté, le rend emblématique et autorise un réinvestissement ultérieur pour d'autres événements tragiques. Un ancrage trop réaliste ne permettrait pas ce transfert de signes et gèlerait le sens dans des limites temporelles précises. Dib y écrit :

« A la question qui m'a été posée -et que chaque lecteur pourrait légitimement se poser : pourquoi, dans ce nouveau roman, le drame algérien m'a poussé à prendre pareil ton et à mettre ces grandes années de malheur dans un cadre terrible et légendaire, je ne sais trop aujourd'hui que répondre (...) A la vérité, il est difficile d'expliquer tout à fait une manière d'écrire qui est moins la mise en application d'une théorie préconçue que le résultat d'une intuition et d'un besoin qui n'avaient ni forme ni nom avant que le livre ne fut commencé. La brusque conscience que j'avais prise à ce moment-là du caractère illimité de l'horreur et, en même temps, de son usure extrêmement rapide est, sans doute aucun, à l'origine de cette écriture de pressentiment et de vision (...) L'horreur ignore l'approfondissement ; elle ne connaît que la répétition. »

L'écrivain ne se contentait pas de poser ces questions générales essentielles, il revenait sur l'expérience algérienne même avec *La Danse du roi* (1968) qui posait avec acuité la question du devenir des militants de la guerre dans l'Algérie telle qu'elle fonctionnait ; les deux romans suivants (*Dieu en barbarie* en 1970 et *Le Maître de chasse* en 1973) affrontaient les problèmes nationaux. C'était bien de l'Algérie nouvelle dont il était question mais ces interrogations n'étaient pas de mise. Il était préférable alors de porter l'anathème contre l'indifférence de l'écrivain à l'égard de son pays et sur sa supposée intégration à l'ancienne métropole coloniale.

En 1992, Tahar Djaout écrira, après une rencontre avec l'écrivain :

« Mais je pense surtout à ces langues venimeuses qui, en Algérie, murmurent à telle occasion ou à telle autre que Dib a renoncé à sa nationalité d'origine et qu'il ne veut plus entendre parler de son pays. Ces gens ne comprennent pas le cheminement intérieur et exemplaire d'un homme qui a accepté toutes les solitudes et tous les voyages pour parvenir



au fond de lui-même. « Il faut souvent aller loin pour se retrouver », répondit-il à Saint-Denis à des questions sur ses trois derniers romans qui se déroulent en pays scandinave ».<sup>22</sup>

On ne s'étonnera pas, après cette rencontre de l'aîné, que Dib donne un article dans *Ruptures*, hebdomadaire créé par Djaout, Djaad et Metref dans un des premiers numéros. Cela correspond alors et a correspondu toutes ces années à l'intérêt réel qu'il a manifesté pour ses jeunes confrères ou consoeurs : il semble difficile de trouver un écrivain algérien qui lui ait écrit et envoyé son livre auquel il n'ait pas répondu. Dans les années 90, cette proximité douloureuse ne se dément pas. L'hommage qu'il rend aux écrivains algériens à la fin de l'entretien avec Mohamed Zaoui est sans aucune ambiguïté.

En France, Dib a une notoriété relative mais assez prestigieuse. Elle ne déborde pas de certains milieux mais ces milieux sont ceux qui sont le plus avertis de la littérature. Il est connu des cercles littéraires et fait partie de ce qui compte dès l'instant qu'il est question de littérature algérienne. Il a reçu différents prix, certains modestes ou confidentiels, d'autres très prestigieux. Il est enseigné dans les universités où se donne un enseignement de littératures francophones, c'est-à-dire, dans un nombre restreint de formations supérieures.

En Algérie, sa réception est très inégale. Pour le grand public, c'est le Dib de la trilogie « Algérie » qui est valorisé et cela se fait souvent au détriment du Dib « hermétique » de l'après-indépendance. Ses nouvelles sont connues également. C'est un écrivain dont le nom, plus que les textes, est familier et plus d'un Algérien confond la connaissance qu'il en a avec le film de Mustapha Badie. Pour poursuivre dans cette direction, il faut faire un recensement systématique des articles et dossiers que la presse nationale a publiés et en faire une analyse critique.

A cette réception médiatique (presse écrite uniquement, parfois radio mais jamais télévision), un lieu demeure, depuis quarante années, celui de sa transmission : l'université.<sup>23</sup> Un relevé des mémoires, thèses, articles, ouvrages montre l'extrême richesse des études sur son œuvre : Dib est peut-être l'auteur le plus étudié en Algérie. Par voie de conséquence, des extraits de ses œuvres sont lus dans le secondaire même lorsque les manuels changent et font de moins en moins de place à la littérature algérienne francophone. En 2001, on le sait la Fondation Mohammed Dib est née le 23 janvier grâce à un groupe d'universitaires, d'intellectuels, d'écrivains et de journalistes.<sup>24</sup>

Au niveau officiel, on ne peut pas dire que Dib ait bénéficié d'un grand empressement car sa parole libre est très dérangeante et qu'il subit la même mise à l'écart que tous les écrivains algériens francophones, mise à l'écart que l'on tente de masquer depuis une dizaine d'années par des hommages, des dossiers. Les termes en sont exprimés de façon violente dans un article où Dib est accusé de subir « le syndrome camusien ». L'article, publié dans *La Nation* en décembre 1996 a pour titre : « Nos élites souffrent-

---

<sup>22</sup> - Tahar Dajout, art. cit. Il y avait eu un débat littéraire à Saint-Denis dans la banlieue parisienne.

<sup>23</sup> - Il faudra approfondir l'importance de l'instance universitaire comme lieu de transmission et de connaissance de la littérature algérienne et, en conséquence, son rôle de conservatrice des « chefs d'œuvre en péril » !...

<sup>24</sup> - La Fondation, présidée par Sabeha Benmansour et dont le siège se situe dans le Mechouar de Tlemcen, a déjà à son actif de nombreuses activités. Elle prépare pour le mois de décembre 2003 un grand colloque international consacré à l'écrivain.

elles du syndrome camusien ? » ; il est signé d'un pseudonyme **Mohamed Iqbal**. Citons-en un passage particulièrement révoltant :

« Comment ne pas mettre sur un pied d'égalité Albert Camus et Mohammed Dib lorsque le premier déclarait qu'entre la justice et sa mère il choisit sa mère et que le second, quarante ans plus tard et dans des conditions presque semblables, affirme que "la langue française est la matrice" dans laquelle il avait été élevé. Les deux expriment la même peur du même Arabe qu'ils ont chacun à sa manière et pour les mêmes raisons tué. Les deux assistent avec la même indifférence, avec le même "inhumanisme" à l'enterrement de leur mère, privilégiant l'atmosphère "douillette" du roman et "l'histoire de l'écriture" à la réalité dont la rigueur mais aussi l'incalculable richesse rendent leurs fictions combien futiles. Les deux choisiront leur mère aux dépens de la justice. »

Ainsi, pour continuer à être cet écrivain qui nous dérange et/ou nous enchante, Dib a dû résider ailleurs. Mais ce qui est plus grave c'est que ses œuvres aussi ont été en exil. La question de l'édition est une question qui a elle seule, mérite toute une étude : elle est incontournable pour apprécier le dynamisme d'un champ littéraire. Je ne la traite pas ici. Ce qui nous semble encore plus primordial est celle de l'enseignement. Le 4 mai 2003, sous les initiales C.P., un billet du quotidien *Liberté*, titré : « L'école fondamentale l'avait déjà tué », mettait le doigt sur l'écueil essentiel :

« Lorsqu'un auteur de talent, mondialement reconnu de surcroît, est ignoré des enfants de son propre pays, n'est-ce pas cela la pire des morts ?

Demandons à un lycéen qui est Mohammed Dib, quelles sont ses œuvres, et nous réaliserons l'ampleur des dégâts. Surtout quand ce même lycée, fréquente les classes littéraires !

Dans d'autres pays qui vouent la plus grande considération à leur culture et à ceux qui la font, leurs hommes de lettres sont présents dans les écoles depuis les petites classes jusqu'au lycée. Avant d'apprécier les auteurs universels, l'élève est tenu, d'abord, de connaître les écrivains de son pays. »

Effectivement, l'indice le plus tangible de l'absence de constitution d'un champ littéraire en Algérie est cette inexistence d'un programme de littérature algérienne (dans les différentes langues du pays) dans le moyen et le secondaire. Dans tous les pays, le programme de littérature nationale est un des ciments de la culture commune des citoyens. Des extraits pour apprendre la langue ne constituent pas un programme de littérature, c'est-à-dire l'apprentissage des œuvres de ces femmes et de ces hommes qui ont construit symboliquement le pays aux différentes étapes de son histoire. Mais pour cela, encore faut-il accepter la pluralité linguistique et les étapes historiques contradictoires et ne pas confondre culture commune avec monolinguisme et univocité !

Pas de champ littéraire non plus puisque outre l'enseignement, instance de diffusion essentielle, il n'existe pas les autres instances habituelles qui permettent, dans tous les pays, à la littérature d'être connue et diffusée, académies, prix littéraires, éditeurs, émissions et magazines, etc... Dans *Simorgh*<sup>25</sup>, on peut lire :

« Je n'en reviens toujours pas de nous voir nous réjouir sans pudeur des marques de considération dont il nous arrive, Algériens, d'être l'objet hors de chez nous ; de voir

---

<sup>25</sup> - Albin Michel, 2003, « Les bocages du sens (II) », paragraphe 53, p.208.

les meilleurs de nos artistes, de nos écrivains, couverts d'honneurs et de récompenses ailleurs que dans notre pays. Qu'en coûterait-il à l'Algérie d'instaurer un Prix assorti d'une dotation équivalente à celle même du Nobel, à côté de ce dont n'importe quel dignitaire du régime se remplit les poches, et de ne pas se faire faute alors de décerner ce Prix indifféremment à un étranger ou à un autochtone ? Bravo la Suède, bravo la France, bravo la Belgique, bravo le Canada, les autres pays, et merde pour nous ! »

Rendre hommage à Dib au moment de sa mort : qui peut le regretter ? Mais il faut apprécier à sa juste mesure, à plus long terme et dans un souci constructif et non commémoratif, l'ostracisme dont lui et les siens, les autres écrivains, sont l'objet dans la vie culturelle. Et puisque la mort sacralise, profiter de cette occasion pour enfoncer le clou d'une nécessaire reconstruction d'une vie culturelle digne de ce nom. Qu'entend-on par vie culturelle ? D'abord, tout ce qui permet sa visibilité et sa diffusion : les médias (presse écrite, radio et télévision), les maisons d'éditions, les bibliothèques, les librairies et tout centre culturel apte à mettre les oeuvres à la portée de tous ou d'en favoriser l'émergence. Bien entendu aussi, le système de formation qui doit assurer les capacités du citoyen à accueillir et à produire la culture toujours en création. Toutes ces instances culturelles, dans leur version institutionnelle ou dans celle d'initiatives hors institution, ont un point commun qui les unit ou les oppose : l'outil d'expression, la langue. Accueillir et pérenniser l'œuvre de Dib, c'est ne plus avoir peur d'une langue et entendre ce passage de *Simorgh* :

« Ecrire. Pour moi le problème, au commencement de tout, fut de traduire dans une langue de riches (le français) les réalités d'un pays pauvre (l'Algérie). »<sup>26</sup>

Cet ostracisme réel conjugué à un tempérament de pudeur et de retrait de l'homme, cette sorte de « distance d'un grand seigneur blessé », selon l'expression d'une de ses lectrices les plus assidues, expliquent la justesse des appréciations de l'écriture dibienne ou de l'homme rencontré :

« Ses personnages ne semblent pas tout à fait de ce monde, comme s'ils contemplaient la vie à partir de la rive sauvage du royaume des morts et en percevaient toute l'étrangeté. Il les a rejoints, nous laissant l'insondable profondeur de sa parole et de sa tristesse »<sup>27</sup>

« Qui se souvient de Mohammed Dib ? »<sup>28</sup>

« Mohammed Dib était d'une grande discrétion. Quand on se voyait, on ne parlait pas de l'actualité qui nous faisait mal (...) Pas la peine de commenter la tragédie récente de son pays venue s'ajouter à d'autres drames. Il se tenait à l'écart, dans une distance vigilante. Par pudeur, par impuissance des mots. »<sup>29</sup>

« Lucide quant aux événements mondiaux, une partie de son être ne survit que par l'écriture (...) Le poète est étonnement et effarement face à un avenir indéchiffrable : *La chose dont il faut le plus se méfier, c'est d'aller fabuler, inventer des explications à des phénomènes que l'on ne comprend pas. La présence de l'invisible se faisant visible, plaise à la poésie d'advenir...*

Le regard bleu de Mohammed Dib s'ombre de gris. »<sup>30</sup>

---

<sup>26</sup> - Op. cit., p. 66.

<sup>27</sup> - Naget Khadda, *Liberté*, 4 mai 2003, p.6.

<sup>28</sup> - Amziane Ferhani, id.

<sup>29</sup> - Tahar Ben Jelloun, « L'Inventaire du vent », *Le Monde*, 4-5 mai 2003, p.20.

<sup>30</sup> - Hugo Marsan, « Mohammed Dib, hors frontières », *Le Monde des livres*, 21 février 2003, p. I.

« Hier, c'était Ahmed Azeggagh, aujourd'hui, c'est Mohammed Dib. Ils sont partis sans rien laisser derrière eux... Des livres et une histoire pour un pays qui n'aime ni le livre ni l'histoire, ni ceux qui les font. Comme ceux qui l'ont précédé, Mohammed Dib croyait en l'Algérie et en sa culture (...) Il n'a jamais songé à s'arrêter sous prétexte que le pays lui a tourné le dos, l'a exclu de son école et du cœur de ses enfants (...)

*Il nous semble qu'un contrat nous lie à notre peuple. Nous pourrions nous intituler ses écrivains publics. C'est vers lui que nous nous tournons d'abord. Nous cherchons à en saisir les structures et les situations particulières. Puis nous nous retournons vers le monde pour témoigner de cette particularité, mais aussi pour marquer combien cette particularité s'inscrit dans l'universel, disait Mohammed Dib.*

Hélas, entre l'écrivain et le peuple, il y a un pays qui tantôt enterre l'un tantôt muselle l'autre, mais arrive toujours à créer des vides qu'il se chargera de remplir à sa guise avec ce que bon lui semblera. Hier un poète, aujourd'hui un écrivain, demain c'est la culture qu'on enterrera. »<sup>31</sup>

« Un mage banni »<sup>32</sup>

Si Mohammed Dib est passé de la périphérie coloniale à une reconnaissance certaine dans la « République mondiale des lettres », il y a encore beaucoup à faire pour qu'il joue le rôle qui doit être le sien dans une « République algérienne des lettres » que nous appelons de nos vœux et construisons par nos actes. L'écrivain algérien est-il condamné à sauter l'étape, pourtant incontournable, d'une véritable reconnaissance nationale qui, seule, peut pérenniser sa place dans la littérature universelle ?

---

<sup>31</sup> - Hassan Gherab, « Culture de rien », *La Tribune*, 4 mai 2003, p.5.

<sup>32</sup> - Aïtou, *El Watan*, 28 juin 1994.